

OMBRES NOIRES

# ALFREDO NORIEGA

## Mourir, la belle affaire

Extrait de la publication



**Alfredo Noriega** vit à Paris depuis plus de vingt ans. Il est l'auteur de recueils de poésie et de plusieurs romans noirs très remarquables en Équateur. *Mourir, la belle affaire* est son premier roman traduit en France, une adaptation cinématographique est en cours.

## Mourir, la belle affaire

*« J'aimerais prendre un nouveau cap, oublier ce que signifient couper au bistouri, mesurer, peser et recoudre. »*

Équateur, Quito, 2 850 mètres d'altitude. Arturo Fernandez, médecin légiste, subtil et mélancolique observateur, raconte l'histoire de María del Carmen. Seule rescapée d'un accident de voiture, elle a promis à l'inspecteur Heriberto Gonzaga de l'épouser s'il retrouvait les chauffards. Mais peu de temps après, la jeune fille se suicide. Arturo parle aussi de Paulina et de tous ces anonymes d'une cité ceinturée de montagnes et de volcans, fragilement bâtie sur des collines sillonnées de ravins. L'enquête de l'inspecteur avance pourtant et tous ces récits peu à peu s'entrecroisent, tissant le tableau d'une ville violente, indifférente, passive devant l'injustice sociale, le destin et l'acharnement de la nature. Un lieu où la mort est quotidienne et sans autres conséquences qu'intimes et tragiques pour ceux qu'elle frappe.

Traduit de l'espagnol (Équateur)  
par Nathalie Lalisse-Delcourt

Mourir, la belle affaire !



Alfredo Noriega

# Mourir, la belle affaire !

*Traduit de l'espagnol (Équateur)  
par Nathalie Lalisse-Delcourt*

OMBRES NOIRES

Ouvrage publié sous la direction de Nelly Bernard  
avec la collaboration de Sébastien Rutès

Titre original : *Tan solo morir*

© Alfredo Noriega

Pour la traduction française

© Ombres Noires, 2013.

ISBN : 978-2-0813-2384-1

*À mes parents, qui ont su s'aimer et cesser de s'aimer.*





*La meilleure chose à faire, n'est-ce pas,  
quand on est dans ce monde, c'est d'en sortir.*

*Quand on n'a pas d'imagination, mourir c'est peu  
de chose, quand on en a, mourir c'est trop.*

Louis-Ferdinand CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*

*Mais son âme le quitta  
et un voile de nuages se déploya au-dessus de ses yeux.*

HOMÈRE, *Iliade*



## Préambule

Qui suis-je et où vais-je ? me demandais-je lorsque j'avais 8 ans. Je me suis posé la même question à 16 ans. Je me la suis à nouveau répétée à 28, tandis que je terminais mes études de médecine en vue de ma spécialisation. Cela a-t-il un sens de passer sa vie à se poser ce genre de questions ?

Chaque matin, je me lève et quelque chose se brise en moi. Je passe mon temps enfermé dans une salle d'autopsie, éclairé par des lampes au néon, entouré de faïence et d'aluminium. Dans cet univers strident, la vie est-elle en train de me filer entre les doigts ou bien est-ce là que je gagne le droit d'être en vie ?

Quelqu'un m'a dit un jour son admiration pour la science que je pratique. Mais, à quoi rime-t-elle ? À donner aux vivants des raisons de redouter ce qui, de toute manière, les attend ? Cette science, la mienne, revient peut-être simplement à accepter que ma vie prenne sens au milieu des morts que j'examine.

À une autre époque, j'en aurais parlé à ma mère, mais elle est morte, renversée par une voiture. C'est moi qui ai constaté son décès. Il ne me reste que les

échos de ses paroles. Mon père a disparu, il ne veut plus rien savoir de personne. Mon frère est ailleurs, il se cherche. Quelle part de responsabilité ont-ils dans ce qu'il m'arrive ? Est-ce ce pays qui m'a obligé à exercer ce métier ?

J'aimerais perdre mon infallible dextérité. Personne ne me comprend quand j'en parle, mais devons-nous nous comprendre ? J'aimerais oublier ce que signifient couper au bistouri, mesurer, peser et recoudre ; prendre un jour un nouveau cap. Je sais et je l'admets, ce sont bien là des accès d'un romantisme de pacotille, mais que me reste-t-il si ce n'est imaginer à quel point la vie des autres est agréable, avec leurs petites interrogations, leurs douleurs passagères. Du haut d'une espèce de fin du monde, je regarde les paysages qui existent encore, la mer déchaînée, la ligne de crêtes, violette tout à coup, une photo de famille sur laquelle chacun sourit, sans savoir que bientôt tous seront morts. C'est cette innocence quotidienne face à l'ultime destin qui me surprend toujours.

Au moment de l'impact, la Subaru s'élève, sans le moindre respect pour les lois de la gravité. Un Cherokee vient de la heurter au niveau de la jante arrière droite et la seule chose que puisse alors imaginer la Subaru c'est de se détacher du sol, de s'envoler, l'espace d'un instant.

Mariana est seule sur le siège arrière et elle a vu le Cherokee arriver sur eux. Durant ces quelques secondes, plusieurs images de sa vie, mais aussi le visage de son petit ami Enrique, se bousculent dans sa tête. Le plus probable en fin de compte, se dit-elle, c'est qu'il se marie avec Genoveva, étudiante en deuxième année d'architecture, aux longs cheveux bouclés, aux yeux verts et à la peau douce, son genre de femme. Voilà pourquoi, lorsqu'ils arrivent au pied de la Subaru, immobile désormais, les premiers témoins découvrent Mariana le crâne ouvert et un sourire aux lèvres.

Dans le rétroviseur central, elle voit les yeux de Julio et dans ce dernier regard, tous deux s'unissent pour l'éternité. Juste après, Mariana se retrouve éjectée et s'écrase contre le pare-brise arrière, mourant sur le

coup. Puis, son corps est bringuebalé par les soubresauts de la Subaru, dont lâchent peu à peu les rivets, les écrous, les vis, les charnières, soit, en somme, toutes ces pièces qui lui ont permis de rouler jusqu'à cet instant. 250 000 kilomètres, c'est ce qu'indique le compteur de la Subaru ; la boîte de vitesses a été changée récemment et le moteur est flambant neuf bien sûr, puisqu'il a été réparé à 230 000 kilomètres. Julio, qui en est le nouveau propriétaire, a acheté des essuie-glaces tout neufs le matin même, mais il n'a pas eu le temps de les monter. Au moment du choc, sa mère les trouve sur la commode du séjour et, pour la dernière fois, elle râle contre le désordre de son fils. Elle va dans la cuisine et commence à faire un gâteau. Après avoir fouetté la pâte, elle passe la langue sur ses spatules comme il le fait, lui, son fils, et là, elle ressent un léger frisson. Il est sûrement en train de penser à moi, se dit-elle, sans mauvaise humeur cette fois. Or, elle ne le saura jamais, la dernière pensée de Julio vivant est pour elle, sa mère, femme souriante et excellente cuisinière.

Après avoir échangé un regard avec Mariana, juste avant que le volant ne s'incruste dans sa poitrine et le tue dans un fracas d'os brisés, Julio pense à sa mère. Il la revoit jeune, elle a 30 ans ; elle lui caresse le genou qu'il vient de se cogner contre une table basse. Voilà pourquoi, lorsqu'ils arrivent au pied de la Subaru et qu'ils découvrent Julio, coincé entre le volant et le siège, les premiers témoins remarquent sur son visage une expression de tendresse, celle d'un enfant de 4 ans s'abandonnant à l'amour maternel. Témoins et curieux, accourus de toutes parts, tentent de l'extraire de là,

mais il n'y a pas moyen, il fait corps avec la voiture. Quant à Mariana, nul n'ose la toucher, étant donné le spectacle d'horreur qu'offre sa tête entaillée, toute trempée de sang, tandis que du liquide céphalorachidien dégouline sur sa nuque. Un morceau de tôle s'est planté dans sa cuisse droite. Comme il arrive à beaucoup d'accidentés, les cahots du tangage lui ont fait perdre ses chaussures, ont déchiré son corsage (un cadeau de Noël d'Enrique) et ont arraché sa minijupe. Au pied droit, deux de ses orteils ont été amputés, mais, chose étrange, ses chaussettes sont restées intactes, encore une entorse à la logique.

À la suite du choc, le moteur du Cherokee cale. Ses occupants, sonnés mais indemnes, descendent en titubant. Une jeune fille et un homme. En voyant le piteux état de la Subaru, l'homme, dans un cri, oblige la jeune fille à remonter dans le Cherokee. Il tente de mettre le contact, mais le moteur ne répond pas ; il lance un « Merde, fait chier » et essaie de démarrer à nouveau. À la quatrième tentative, l'auto se met en route, fait marche arrière et s'élanche vers le bas de la côte dans un crissement de pneus. Un filet de sang coule sur la joue de la jeune fille. Elle porte la main à son visage et, voyant la tache rouge sur ses doigts, elle se met à hurler. Le Cherokee continue de se perdre dans la ville, puis s'évapore, on n'en saura plus jamais rien.

La mère de Julio regarde gonfler le gâteau dans le four. Le téléphone sonne, elle va répondre tout en essuyant ses mains sur son tablier. María del Carmen, la passagère intacte de la Subaru, lui annonce la nouvelle. Elle appelle du portable de Julio, trempé de sang,

de son sang. Elle s'est coupé la main. Par un pur miracle, de l'avis des témoins et curieux, elle n'a que cette blessure. En réalité, son corps a subi plein de coups qui se transformeront en hématomes, lesquels disparaîtront au bout d'un mois, sans laisser de traces de l'accident.

Après cet appel téléphonique, le monde appartient de nouveau aux vivants. Les morts commencent le chemin long et léger de la disparition éternelle. Julio et Mariana entament leur cycle de putréfaction. Ils étaient poussière et ils retournent à la poussière, dirait le premier catholique venu.

Une voiture de patrouille arrive, avec à son bord quatre géants en tenue de camouflage. Dans la foulée, apparaît une autre patrouille, puis deux voitures non immatriculées, d'où sortent deux inspecteurs. Cinq minutes après, retentit la sirène d'une ambulance de l'hôpital Metropolitano. Un déploiement impressionnant pour un accident à Quito, habituée à tant de morts dans des circonstances similaires. Mais ce qui est différent cette fois c'est que le père de Julio est un major de police, à la retraite ; dès qu'il prend connaissance de la nouvelle, il active tous les contacts dont il dispose. Et à ce qu'il paraît, il en a un paquet.

María del Carmen s'approche de l'un des inspecteurs.

— Monsieur, si vous trouvez ceux qui conduisaient le Cherokee, je vous épouse, dit-elle.

— D'accord, répond l'inspecteur en se grattant la tête, je vous prends au mot.

— Moi, je ne mens jamais, balbutie-t-elle, les yeux brillants et les lèvres tremblantes.



Heriberto Gonzaga a l'habitude de croiser des gens qui n'ont plus toute leur tête, c'est pourquoi il considère cette déclaration comme un délire de plus. Qu'est-ce que je ferais, moi, court sur pattes et laid, avec une fille d'un tel calibre ? pense-t-il.

Leur dialogue se perd dans la confusion de l'accident. Gonzaga reprend sa besogne : photos, mesures, interrogatoire des témoins oculaires et imaginaires (il y en a toujours un qui croit avoir tout vu, même si, au moment du choc, il était blotti au fond de ses couvertures). Il demeure attentif à l'extraction des corps et c'est lui qui ordonne l'enlèvement du véhicule accidenté.

Immédiatement, la mort fait son œuvre : morgue, reconnaissance des corps, autopsies de rigueur, veillée, messe d'enterrement, enterrement et enfin, deuil. Mais le deuil, c'est l'affaire de chacun. Enrique mettra un mois avant de retomber amoureux, et pas de Genoveva, comme l'avait présagé Mariana avant de mourir, mais de Sarah, une étudiante américaine venue en Équateur dans le cadre d'un échange : il s'en ira vivre avec elle en Caroline du Sud, aura deux enfants et la trompera cinq ans plus tard avec une fille de Loja qu'il rencontrera dans un restaurant de New York, où le hasard aura voulu qu'elle travaille comme serveuse.

En revanche, la mère de Julio passera le reste de sa vie en deuil. Que fait une femme de 57 ans quand son fils de 25 ans meurt, son fils unique ? Son major de mari à la retraite remuera ciel et terre « pour trouver les maudits fils de pute » qui ont tué son Julio et l'ont abandonné comme un chien au milieu de la rue. En vain, bien entendu. La vérité c'est que ses contacts ne lui

serviront pas à grand-chose, à peine à mobiliser quatre abrutis qui feront mine de gérer l'affaire, obéissant à un colonel de garde, redevable d'une faveur au major à la retraite et à qui il avait promis par téléphone de ne pas ménager ses efforts pour retrouver les coupables.

Les conclusions techniques sont les suivantes : le Cherokee arrivait de la voie prioritaire et, de ce point de vue, le coupable est la Subaru. Néanmoins, sa vitesse était hallucinante, c'est ce qui est écrit textuellement sur le rapport. Il était 17 heures, il n'y avait pas de brume épaisse et si on se poste à deux cents mètres dans le haut de la côte, on dispose d'une excellente visibilité. Non seulement le Cherokee roulait à une vitesse excessive (bien que personne ne sache avec certitude, ni à Quito ni ailleurs en Équateur, quelle est la limitation de vitesse de rigueur en centre-ville), mais en plus le bolide n'a pas voulu ou n'a pas pu voir la Subaru. Celle-ci n'a pas freiné, ce qui, là aussi, semble étrange dans la mesure où, tout comme le Cherokee, elle disposait d'une visibilité suffisante et aurait dû s'arrêter en débouchant sur la voie transversale. Les traces laissées par les pneus ne correspondent pas à un coup de frein, mais plutôt à la distance sur laquelle le Cherokee a entraîné la Subaru avant qu'elle ne « s'envole dans les airs (pour reprendre les termes du policier qui a rédigé le rapport) comme une plume ». Les deux véhicules ne se sont pas vus, sinon comment est-il possible qu'ils n'aient pas eu le moindre réflexe de sûreté ?

D'après l'autopsie pratiquée sur Julio, celui-ci accusait presque un gramme d'alcool par litre de sang, c'est-à-dire une quantité relativement supérieure à celle

autorisée par le code de la route. Ceux qui connaissent Julio affirmèrent que, pour s'enivrer, le jeune homme devait ingurgiter au moins une bouteille de whisky. Par conséquent, la dose d'alcool trouvée dans son sang ne pouvait être la cause de l'accident. Ce détail fut effacé du procès-verbal rédigé par la police, ainsi que du rapport du médecin légiste, et ce sur requête expresse du colonel, à qui, du coup, le major à la retraite fut redevable d'une faveur.

Techniquement, la Subaru était en tort : en dépit de la vitesse supposément excessive du Cherokee, la Subaru arrivait de la voie secondaire et son conducteur, au regard de la loi – mais pas d'après les témoignages de sa famille et de ses amis concernant sa résistance à l'alcool, – était ivre. « Nous revenions d'un barbecue », avait confié María del Carmen à quelqu'un, tandis qu'elle assistait d'un air désespéré à l'extraction des corps de ses amis.

L'accident, tout comme la mort de Julio, restera en suspens dans les limbes de la loi où sont englouties la plupart des affaires du même genre dans ce pays. Des milliers de morts impunies, des milliers de blessés qui ne sauront jamais pourquoi ils se sont retrouvés dans l'état où ils se sont retrouvés.

María del Carmen se sent coupable, elle dort mal, cherche un Cherokee rouge partout. Elle se met à manger ; après avoir été plutôt mince, elle passe dans la catégorie des rondes. Elle ne se maquille plus et troque ses vêtements de petite bourgeoise pour un jean classique, un T-shirt et un pull en laine vierge. Elle

laisse pousser ses cheveux et abandonne ses études de droit à l'université Catholique. Ses parents s'efforcent de se montrer compréhensifs, mais lorsqu'ils acquièrent la certitude, finalement, que leur fille souffre de dépression, ils l'obligent à consulter un psychologue.

Celui-ci trouve qu'elle va plutôt bien, pour quelqu'un qui a subi un tel traumatisme. María del Carmen se rend à cette consultation pour faire plaisir à ses parents. Elle croit que la tête de crève-la-faim et de pédé sur le retour du psychologue lui apporte quelque réconfort. C'est ce qu'elle dit, allez savoir pourquoi. Lors de leur dixième rendez-vous, le thérapeute la déclare tirée d'affaire. Elle ne pensera plus jamais à lui.

Côté cœur, rien, elle n'a même pas envie. Hommes et femmes, avec leurs projets d'avenir ou leurs petites misères, sont devenus pour elle insignifiants. Ils souffrent parce que leur fils turbulent et mal élevé s'est cassé le bras, ou parce que ces salopards de banquiers ont recommencé à voler la moitié du pays, ou parce que la petite reine de beauté<sup>1</sup> s'occupe de ci ou de ça.

Elle n'ouvre plus un journal, ne regarde plus la télévision ; le monde se transforme en cette chose qu'il est, mais que peu de personnes admettent : une réalité mouvante, au gré des désirs de chacun, un mirage. María del Carmen se met à explorer les limites du monde qui est le sien, mais aussi les rebords de celui qu'elle pensait jusque-là appartenir aux autres.

---

1. L'élection des reines de beauté est un événement très populaire, et très kitsch, en Équateur. Souvent interviewées, elles donnent leurs opinions avec plus ou moins de pertinence.

Très vite, elle se rend compte que même ces extrémités n'apportent pas de réponses ; peu à peu, aux dires de ses parents et de ses amis, elle devient l'ombre d'elle-même. Peu à peu, elle cesse de les intéresser et, enfin, elle peut aller où ça lui chante sans éveiller ni soupçons, ni chagrin, ni envie. Sa mère a d'autres enfants ; son père, les soucis du monde actuel ; ses amis ont leur vie.

Elle entre et sort, elle quitte ce fragment de réalité dont elle a fait partie, sans une once de nostalgie. Elle descend vers l'avenue América et prend à droite, ou à gauche, d'abord sans motif ni raison, puis selon l'aspect de la cordillère. Si le Cotopaxi est dégagé, elle va vers le sud ; dans le cas contraire, elle va vers le nord.

Elle joue avec le volcan pendant des mois, croyant qu'au fond quelque chose les unit : la couleur et les entrailles, une volonté et une impossibilité, la proximité et la distance. Mais bien vite, elle s'aperçoit que tout ceci n'est que pure divagation ; alors, le volcan et la géographie cessent d'avoir une incidence sur ses trajets.

Elle commence à errer, simplement errer. Elle descend vers la Fourche – puis jusqu'aux Arènes, prend quelquefois l'avenue Amazonas et se rend à l'aéroport pour être au milieu des gens qui s'agglutinent au pied des pistes pour regarder les avions dans lesquels voyagent les familles, en direction de l'Espagne. À d'autres moments, elle pousse en direction de Jipijapa et marche sans s'arrêter ; elle se perd dans cette multitude infinie de rues et de quartiers, que la ville même de Quito ignore, comme on ignore ses fils bâtards.

Dès que la faim la saisit, elle entre dans une épicerie, s'achète un fruit, du pain, un Coca, du nougat, et mange, assise sur le trottoir, en laissant les gens l'observer. Parce que les Quiténiens sont ainsi : ils se mêlent de tout, font des élucubrations sur la vie des autres, pour savoir si leur propre vie vaut la peine ou non que les autres en parlent.

De temps en temps, quelqu'un s'approche d'elle.

— Et vous, ça va ? lui demande-t-on d'habitude.

— Moi, bien, merci, et vous ? répond María del Carmen.

— Moi aussi.

— Moi, pareil.

De manière générale, les conversations en restent là, enfermées à double tour dans ces cercles sémantiques dont les Andins ont le secret. Elle se lève, continue vers le haut, ou vers le bas, en fonction de l'heure, des nuages ou des orages qui arrivent de l'un des innombrables horizons qui entourent la ville.

Jusqu'à ce qu'un jour, au crépuscule, elle se retrouve aux confins de la ville. À sa droite, un groupe de maisons basses, aux toits de tuiles, avec un jardin sur le devant, enveloppées de silence. Il y a en elles un vide, elles semblent inhabitées ; elles ne sont qu'architecture, pense-t-elle. À gauche, une aire de jeux pour les enfants, où les tape-culs sont rouillés, le toboggan cassé et les balançoires déglinguées. La seule chose qui soit en bon état, ce sont les cages de football : elles ont même des filets. Face à elle, la fin, les limites.

Elle s'en approche, se laissant gagner par la sensation de se trouver face au destin de sa ville, elle en perçoit

le murmure lointain, et à ce moment elle se rend compte que ce murmure a quelque chose d'inhabituel.

Heriberto Gonzaga, inspecteur de police, qui a suivi des cours d'investigation criminelle à New York et à Los Angeles, arrive sur les lieux pour relever les premiers éléments. Le corps est recouvert de cartons. Le brigadier lui révèle que c'est lui qui les a mis sur le corps.

— C'est une femme ?

— Oui, monsieur.

— Et comment a-t-elle été découverte ?

— Ce sont les gens d'ici qui ont prévenu. Elle est dans un état ! Une vraie merde !

Heriberto n'aime pas qu'un subalterne dise des grossièretés en sa présence. Il est sur le point de l'envoyer se laver la bouche au savon, mais se dit finalement que l'autre ne va pas comprendre. Ils sont tellement niais, ceux-là, pense-t-il.

Il soulève les cartons et le regard de María del Carmen se plante dans le sien. Après une chute pareille, c'est un miracle que sa tête et son visage n'aient aucune égratignure. Le reste du corps est désarticulé, béant et nage dans son propre sang.

Le brigadier lui tend la pièce d'identité qu'il a trouvée dans l'une des poches du jean de la victime. Heriberto la lit. La photo et le nom lui rappellent quelque chose. Il retourne voir le cadavre.

— Nom d'un chien ! s'exclame-t-il, il se souvient. Quel malheur !

On ordonne la levée du corps et l'autopsie de rigueur ; au cas où... on ne sait jamais ce que peut trouver un légiste quand il pose ses mains sur un mort.

— Vous, je vous dois toujours quelque chose, dit-il à la morte. Je vais tâcher de tenir ma promesse, pour que vous puissiez reposer en paix.

Heriberto croit en Dieu, en la loi et en son métier ; il pense qu'on peut être heureux, rendre heureuse une femme, se marier, avoir des enfants et accomplir un destin. Il est persuadé que tout n'est pas que chair, qu'au-delà de la chair il y a l'âme, la foi, mais qu'un bon verre, un bon match de football et un ami suffisent amplement. Malgré cela, ou grâce à cela, il continue à vivre à Quito, à faire son devoir. Et son devoir consiste, au fond, à faire comme s'il enquêtait, parce que, tout en étant naïf et de bonne composition, Heriberto sait que dans un pays et une ville comme ça, la majeure partie de ce genre d'affaires n'est pas résolue. Car la vérité c'est qu'à l'impossible nul n'est tenu, répète-t-il souvent.

Il tenait cette phrase d'un Mexicain avec lequel il suivait un cours de criminologie à Los Angeles. Or, non seulement c'est une phrase agréable à entendre, mais en plus elle dit la stricte vérité. Nous sommes entourés de murs ; vient un moment où on n'en peut plus, à moins que la famille ne nous vienne en aide. Et souvent, même comme ça, ça ne suffit pas. En voyant María del Carmen ainsi brisée, Heriberto se jure d'honorer sa profession jusqu'aux ultimes conséquences, afin que la morte puisse trouver le repos.

De retour au poste, il ressort le dossier. Il l'avait appelé « Cherokee rouge contre Subaru blanche : deux





N° d'édition : L.01ELON000103.N001  
Dépôt légal : octobre 2013